

Poésie et Paradis

Bien des livres de Chappaz sont difficiles à aborder, quand ils ne sont pas, d'ailleurs, introuvables en librairie. S'il en est un qui échappe à ces deux écueils, c'est *Le Garçon qui croyait au paradis*. Voici – avis aux amateurs! – quelques extraits commentés de cette autobiographie poétique.

PAR BENJAMIN MERCERAT

PHOTO: ARCHIVES LITTÉRAIRES SUISSES

Toute l'œuvre de Chappaz peut être lue comme une quête du Paradis. Mais, lequel? Le terrestre Eden dont nous fûmes chassés et que la poésie permettrait de rejoindre, ou le céleste séjour où le chrétien espère vivre éternellement? *Croire au Paradis*, pour le poète valaisan, c'est croire en la possibilité d'une poésie qui consiste à recoller ses morceaux épars, comme l'écrit Novalis.

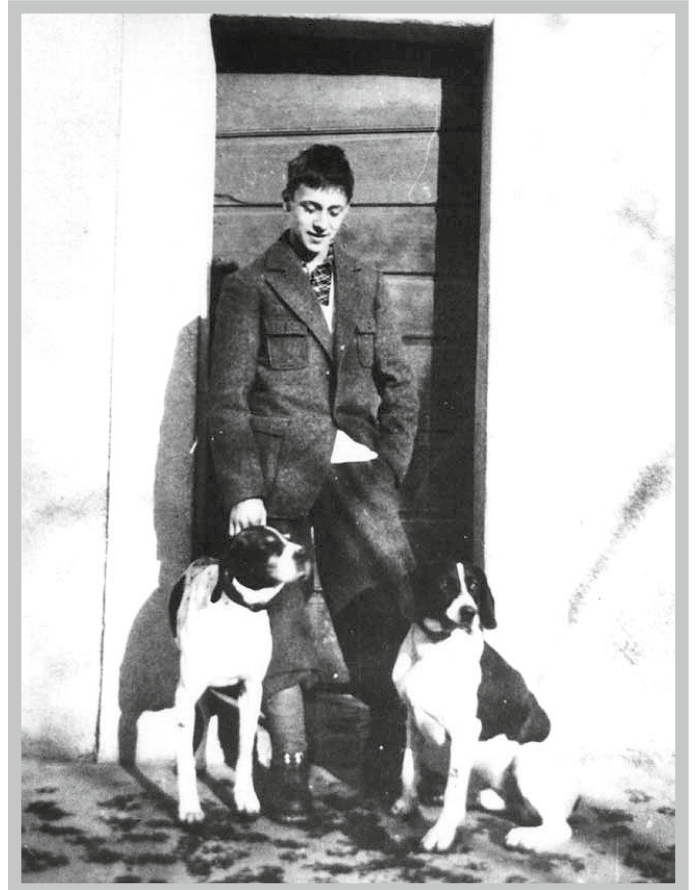
Cette vision toute humaine et volontariste n'entre-t-elle pas en concurrence avec la vision catholique de l'Espérance? Les chrétiens sont-ils amenés à croire au Paradis? ne croient-ils pas avant tout en Dieu, qu'ils espèrent retrouver dans le Paradis, après leur mort? Le «Paradis» comme fil rouge de cet ouvrage autobiographique de Chappaz gagne probablement à être lu plutôt comme une métaphore de sa quête de bonheur, celle-ci passant par la poésie.

Durant la Deuxième Guerre, Chappaz dirige quelques hommes, sur les hauteurs du Val de Bagnes, protégeant la frontière. Il a pu qualifier cette période de «grandes vacances», malgré la tragédie qu'il n'a pas ignorée (lui et ses hommes ont caché des réfugiés). Toujours est-il qu'à titre personnel, cette période fut pour lui sensée, voire heureuse; en opposition aux trente «glorieuses» qui ont détruit la civilisation paysanne traditionnelle:

«J'ai vécu la goutte de présence totale tant que le monde ne rouvrit pas ses bureaux; on se prépara à être cernés en mai 45, puis les travaux forcés, vacances ou pas, nous accaparèrent sans hiver ni dimanche. Le monde changeait mais se réservait un sinistre poison. Ce qui avait nourri, sécrété en moi le paradis c'était la paysannerie. Je n'ai jamais été séduit par un milieu comme par celui de ces vergers plus titubants que des taillis, des calmes fumiers, des chalets de bois, des vaches, des petits troupeaux musles retroussés entre les fontaines et l'ombre où ils entraient comme des scaphandres, imprimant en moi un départ et une arrivée incessante dans la terre promise.»

Ce Valais de bois qui disparaît, Chappaz l'associe au Tibet, qui le fascine; la réussite d'un pays, ainsi, va à l'encontre de toute exploitation touristique:

«Le monde autour de moi pour correspondre à une réussite aurait dû être un monde traditionnel, tibétain, aussi fixe et immergé dans le rituel qu'un couvent. Alors je me serais adapté à cette éternité où ç'aurait été un sacrilège de contredire la nature, de l'«exploiter» parce qu'il convient exclusivement de l'«harmoniser» de sorte qu'un village aux toits d'ardoise bleue, on croirait des peaux de truites, et le pianotement d'une fontaine comblent et réjouissent le désert. Aucun travail ne peut se séparer d'un chant.»



Le jeune Maurice Chappaz avec deux chiens de chasse.

Que faire lorsque le monde évolue en un sens absolument contraire à ses plus intimes souhaits et convictions? Le catholique Chappaz considère que le suicide n'a aucune légitimité – sans pour autant culpabiliser ceux qu'il a surpris :

«La mort toujours bienvenue, et notre confidente, nous tente. Je voudrais parler à cette déesse ou sorcière sans visage d'égal à égal par-dessus le fleuve sans fond. Il convient de l'aimer platoniquement. Jamais je n'ai été séduit. Pas la moindre intention de quitter la vie. Nous n'avons aucun droit sur notre fin liée au pourquoi de notre naissance et qui en influence sans doute une nouvelle. Mais le suicide, cette fausse volonté, peut vous surprendre.»

Bibliographie:

- Maurice Chappaz, *Le garçon qui croyait au paradis*, Editions de l'Aire, coll. «L'Aire bleue», Vevey, 1995.

